Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande

Herausgeber: Adolphe Henn

Band: 2 (1895)

Heft: 2

Artikel: Lettres de musiciens. Partie II-IV, M. C. à E. Gidé, compositeur de musique, jeune et obscur

Autor: Cénil, Marc / Gidé, E. / Jaques-Dalcroze, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1068489

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

GAZETTE MUSICALE

DE LA SUISSE ROMANDE

IIe ANNÉE 17 janvier 1895.

LETTRES DE MUSICIENS [1]

II

M. C. [2] *à E. Gidé, compositeur de musique, jeune et obscur.*

Mon cher Ami.

L'année est finie et c'est l'habitude, avant d'en laisser recommencer une autre, de dresser le compte exact de ce qui a été fait et dit dans le défunt millésime. Moi, qui n'ai rien de mieux à faire le soir, une fois les leçons données, je me suis amusé hier à compter les artistes de ma connaissance ayant réussi depuis quelques années et à chercher le pourquoi de leur réussite. Je suis arrivé ainsi à cette constatation bizarre que tous mes collègues s'étant fait une situation dans ma ville ou ailleurs sont d'apparence profondément mélancolique.... et je pars de là pour formuler l'axiome suivant :

La première condition de réussite pour un artiste, est d'être triste ou d'en avoir l'air.

Je te sais inquiet, mon cher ami, et encore très hésitant sur les voies et chemins à suivre ; écoute les conseils d'un sage qui a lutté pendant trente ans sans résultat appréciable et qui maintenant seulement, alors qu'il a renoncé à la lutte et qu'il regarde en souriant les vains efforts des jeunes, entrevoit la tactique qu'il aurait dû suivre, les armes dont il aurait dû se servir pour gagner la bataille. Mets à profit les leçons de mon expérience.

Tu es susceptible, mon cher ; ta dernière lettre me l'a prouvé, car on ne cherche à excuser un défaut chez les autres que lorsqu'on a ce défaut soi-même ; tu es susceptible comme tous les amoureux n'ayant pas encore conquis le cœur de l'objet aimé, et lui faisant un crime de son indifférence. Tu es amoureux du public et tu es vexé de ce qu'il ne reconnaisse pas tes prévenances ; ta susceptibilité cessera le jour où tes hommages seront agréés... il en est ainsi chez tous les artistes et chez tous les amoureux. Mais garde-toi bien de laisser deviner ta sensibilité : elle ne sera pas comprise. Ne te plains pas de l'indifférence du public, l'on ne te saura pas gré de tes jérémiades, et un amant qui se lamente devient bien vite ridicule. Feins de l'indifférence pour le jugement d'autrui, aie l'air d'avoir une confiance absolue en toi-même, va ton chemin du pas calme et assuré de l'homme qui sait où il va ; n'écris pas de pages enflammées sur ta profession, tu aurais l'air de supposer qu'elle a besoin d'être défendue ; bride ton enthousiasme, mets un voile sur ton âme, renie ta jeunesse, donne-toi le maintien d'un homme de soixante-cinq ans.... c'est alors seulement qu'on voudra bien te pardonner de n'en avoir que trente.

Et surtout, mon ami, surtout, applique-toi à dissimuler cette déplorable gaîté qui te fait beaucoup plus de tort que tu ne le supposes. Il est de mauvais ton d'être gai de nos jours,

---

[1] Toute reproduction interdite.

[2] Marc Cénil, pédagogue et compositeur distingué, né en 1836, à Thamar, actuellement professeur au conservatoire de Lontaniers (Arède). — *Note de la Réd.*

car nous n'avons plus de sujets de gaîté ; c'était bon dans le temps où l'on chantait l'amour de vingt à trente ans, les combats de trente à quarante, et le vin toute la vie. Nous ne sommes plus amoureux, parce que nous n'avons pas le temps ; nous n'aspirons pas à nous battre, parce que des machines perfectionnées suppriment la valeur individuelle ; nous n'aimons plus le vin, parce que nous sommes devenus vertueux ; nous n'avons plus d'entrain, nous ne chantons plus et nous n'aimons pas entendre chanter la gaîté des autres. La gaîté, pour le public actuel, c'est de l'insouciance, et l'insouciance suppose la paresse. Or, nous vivons dans un siècle de devoir et de travail, tu l'auras lu dans les journaux. Tu ris, c'est que tu ne sais pas pleurer, et ne pleurent que ceux qui pensent ; tu ris, c'est que tu ne vois pas le sérieux de la vie ; tu ris, c'est que tu ne connais pas les joies graves du travail consciencieux ! Un homme travailleur, épris de son art et justement préoccupé de son œuvre, un professeur de musique portant du matin au soir la lourde responsabilité des leçons à donner et la charge accablante de la science emmagasinée, ne sauraient trouver le temps de rire, et tu ris, malheureux ! et tu ne vois pas que tu compromets ta dignité, que tu portes atteinte à ton prestige, que, de gaîté de cœur, tu t'aliènes la confiance générale !

Souviens-toi du dernier séjour que tu fis à L.[1] il y a quatre ans, des musiciens que tu appris à connaître chez moi, Bouquin, le critique d'art, Mosaret, le compositeur, Arzwsklski, le pianiste, et Bûche, le professeur de solfège, tous quatre jeunes, enthousiastes et joyeux comme des écoliers. Ils végétaient alors, jurant d'*arriver* par n'importe quel moyen ; ils ont réussi aujourd'hui ; laisse-moi te faire leur portrait actuel, rassemble tes souvenirs, compare et réfléchis.

Bouquin est un homme arrivé, il a trente-cinq ans, mais il a l'air triste. Son front creusé de rides précoces est celui du travailleur obstiné, du penseur profond, du philosophe austère ; ses épaules voûtées comme celles d'un vieillard disent les longues soirées passées à la table de travail, dans la recherche patiente du pourquoi des choses. Les yeux, abrités sous des lunettes d'or, ont un regard vague et distrait ; il n'écoute pas quand on lui parle, il pense ; il ne répond pas quand on le salue, il cherche ; il ne sourit pas aux belles choses, il dissèque. Quand on cite son nom, on hoche respectueusement la tête et l'on dit à voix basse : c'est un savant !

Mosaret est un homme arrivé ; il n'a que trente ans, mais il a l'air triste. Triste de l'infériorité actuelle de l'art musical qu'il est seul à représenter dignement de nos jours, triste de l'infériorité de ses collègues avec lesquels il ne peut échanger des idées neuves et hardies. Il porte la tête haute et ses yeux, sous le sourcil froncé, ont une expression de dédain mélancolique. Au concert, les dilettantes épient sournoisement sa physionomie ; à l'audition des œuvres nouvelles, ils le voient relever lentement les sourcils et baisser tristement les coins de la bouche : « Ce morceau nous plaisait pourtant, disent-ils, mais Mosaret a l'air triste ; il reconnaît, hélas ! à première audition des défauts irrémédiables qui ne nous apparaissaient pas ; il est très fort, tout de même. » Et quand on a joué un morceau de lui, et qu'on le complimente, il a un sourire triste qui vous en impose et qui semble dire : « Encore un qui m'apprécie, mais qui ne peut me comprendre. » Et l'on se retire, très impressionné, écrasé par la supériorité du génie.

Arzwsklski est en train de se faire un nom ; il n'a que vingt-quatre ans, mais il a l'air triste. Ses longs, blonds cheveux pendent mélancoliquement comme les branches du saule-pleureur ; sa longue taille se plie comme sous un fardeau trop lourd, ses yeux éplorés cherchent au plafond les étoiles. Il est artiste au fond de l'âme, son corps le prouve ; il souffre pour son art : c'est une sensitive. Quand il est au piano, l'on sent son âme d'artiste frémir jusqu'à l'extrémité de ses longs doigts maigres, et l'Erard, sanglottant, dit la désespé-

[1] Lontaniers. (Arède.) *N. de la Réd.*

rance de cet esprit d'élite exilé sur la terre. Les dames le plaignent beaucoup et l'admirent : « La lame chez lui use le fourreau, » disent-elles avec regret en le regardant, et elles lui décochent leurs plus compatissants sourires. Mais lui ne les voit pas, perdu dans son rêve.

Bûche, enfin, le moins talenté des quatre, est arrivé comme ses confrères. Son habit sort de chez le bon tailleur, ses chaussures sont de pure vache de Russie, son linge a des reflets londoniens, mais il passe pour très pauvre et il a l'air triste. Il parle volontiers de sa malchance, de l'injustice du sort envers certains, de ses déboires, de ses luttes... et des larmes coulent sur ses joues pleines. On le plaint dans la ville, et l'on s'intéresse à ses malheurs; on lui envoie des élèves par charité, et il en a davantage que ses collègues; quand il monte un concert, la salle se loue par enchantement, exactement comme s'il s'agissait de l'œuvre des petits Abencérages; quand il joue mal, selon son habitude, on ne songe pas à lui en faire un reproche; on dit seulement : « Pauvre homme, il n'a même plus la force de travailler ! » Et sa tristesse lui a conquis tous les cœurs.

Tous quatre sont jeunes; mais ils savent dissimuler leur jeunesse. Bouquin semble mûri par le travail, Mosaret par l'expérience, Arzwsklski par la contemplation de l'au-delà, et Bûche par la douleur. Ils ont réussi, et leur exemple s'impose aux débutants naïfs qui jouissent délicieusement de leur printemps, au lieu de soumettre leur caractère à la température de serre chaude et de hâter ainsi l'automne, saison productive. L'on demande de nos jours, à un artiste, des qualités de sérieux, d'ordre dans les affaires et dans les idées, qui sont incompatibles avec la gaîté du caractère ; une fois *arrivé* seulement, il pourra se laisser aller à sa gaîté naturelle, mais les jalousies de métier lui ôteront alors l'envie d'être gai. Renonce donc, dès maintenant, à ta jeunesse, mon garçon; sois triste par devoir; tu le seras fatalement un jour par nécessité. Ce qui doit arriver arrive à l'heure dite; avance les aiguilles de ta montre, tu arriveras plus tôt et, comblé d'honneurs, choyé, respecté, tu prendras en pitié le pauvre *Toi* d'autrefois, riant naïvement au printemps naissant, insouciant de la moisson à faire éclore.

Ton affectionné,

M. C.

III

E. Gidé, *compositeur*, à M. C.

Cher ami.

En réponse à ta dernière lettre, je t'envoie le petit essai musical ci-inclus : [1]

Mon âme s'enivre de printemps comme un oiseau des bois.

O joie du renouveau, tu m'envahis et me pénètres,... soleil sacré, promesse d'or, tu sèches mes larmes et fait rire mes lèvres,... printemps vermeil, tu me gonfles le cœur de confus espoirs...

Je me sens grand, je me sens pur, je me sens fort, je me sens jeune.

Le but est là, et je veux le poursuivre. Voici la fleur du Rêve; cueille-la, mon âme ! Lentement elle s'ouvre à mes yeux extasiés ; délicieusement son parfum me grise... Elle est bleue et le ciel me tente... elle est rose et, timide, l'amour s'éveille... elle est rouge, et mon âme se plonge dans la volupté... Fleur de piété, fleur d'amour, fleur de joie, voici la fleur du Rêve ; cueille-la, mon âme !

Au loin les préjugés, à bas les froides idoles, adieu la sagesse mesquine ! Je veux te chanter à gorge déployée, ô printemps rieur, ô saison verte, où tout est mélodie, lumière et parfum... Mon rire éclatant dira mon dédain pour la tristesse lâche, pour l'angoisse sénile ; pourquoi pleurer puisque tout s'éveille, puisque tout fleurit, puisque tout s'épanouit au souffle ardent de jeunesse qui fait vibrer toutes choses. Mon rire sera puissant et sonore ; il s'éparpillera, printanière fleur de mon âme, comme les fleurs embaumées des amandiers... et ma joie coulera largement, comme le flot cristallin de la source ravie... Je veux te chanter à gorge déployée, ô printemps rieur !...

Mais voici : sous mes pas, l'herbe jaunit, flétrie,... voici que le soleil s'éteint dans le ciel assombri... voici que l'hymne de joie expire aux lèvres de la nature... et que l'angoisse en mon cœur s'éveille, grandit, m'oppresse, m'étouffe

[1] L'abondance des matières nous force à ne publier que les paroles de l'essai musical de M. E. Gidé.

Note de la Rédaction.

d'un poids surhumain et me jette haletant au bord du chemin....

Et sur la plaine glacée s'élève le cri lamentable des âmes mort-nées, des cœurs raccornis, ululant, ululant, sinistrement moqueuses, du fond du néant :

Le printemps n'est plus, il n'est pas de printemps.

Pleure, ô mon âme blessée, pleure, ô mon cœur désabusé, pleure la jeunesse morte et le rêve envolé !

. . . . . .

Ton reconnaissant,

E. Gidé.

IV

M. C. à E. Gidé, *compositeur*.

Enfant !

Ton dévoué,

M. C.

Les faux chefs-d'œuvre

MIGNON

(Suite et fin.)

Ouvrons, voulez-vous, cette partition de *Mignon*, et, de prime abord, arrêtons-nous au titre. Considérez ce médaillon qui renferme une méchante reproduction de la *Mignon* d'Ary Scheffer. Ce médaillon est soutenu par des ornements architectoniques, autour desquels s'enroulent des guirlandes de fleurs. Rien de plus banal, de plus bourgeoisement poncif que cette vignette. Eh bien, c'est une image fidèle de la musique qu'elle recouvre.

L'ouverture, basée sur des motifs de l'œuvre, notamment ceux de la romance de Mignon et de la polonaise de Philine, est, ce qu'on est convenu d'appeler, brillante. En réalité, elle sollicite les oreilles, tels certains chromos tirent les yeux. Le chœur d'introduction est d'une médiocrité qui ne tire pas à conséquence. Par contre, le récit de Lothario : *Fugitif et tremblant*, est d'une belle venue ; la déclamation lyrique en est juste et très expressive. Ce morceau, l'un des rares que je trouverai à louer dans cette partition, montre que Monsieur Thomas, s'il n'avait pas voulu sacrifier au mauvais goût de l'époque et chercher, au prix de toutes sortes de concessions, un triomphe facile, aurait pu, peut-être, écrire l'œuvre de valeur vraiment incontestable qui manque à son actif. La petite danse bohémienne est gracieuse en sa tonalité de *si* mineur. La valse chantée par Philine ne manque pas d'entrain ; mais enfin, une valse réussie n'est pas un titre pour passer à la postérité. Arrivons à l'ensemble qui commence par la phrase de la comédienne : *Quel est, je veux le savoir...* Cette interrogation est d'un ton coquet et futile qui caractérise bien Philine, mais toute la suite, sauf une phrase de Mignon et de Lothario, est d'un style pitoyable, tout émaillé d'insipides vocalises. Nous trouvons ensuite le grand air de Wilhelm : *Oui, je veux par le monde*, morceau ridicule où le ténor « gargouillarde » à l'instar de la chanteuse. Depuis longtemps on coupe cet air, de crainte de le faire accueillir par des quolibets. Le *terzetto* entre Philine, Wilhelm, Laërte, est d'une écœurante fadeur. Mais, voici la romance de Mignon, devenue si fameuse. Certainement, l'idée mélodique ne manque pas d'un certain charme, mais une déplorable prosodie vient déprécier la valeur du morceau. Quant au *duo* des Hirondelles, à l'audition duquel se pâment les petites filles échappées du couvent et les jeunes ouvrières du « paradis », c'est l'une des choses les plus grotesques que je connaisse en musique. Ecoutez avec attention cette scène, ces répliques bébètes de Lothario à Mignon, ces absurdes vocalises de basse, et si vous pouvez retenir votre sérieux, c'est que vous avez le caractère foncièrement morose. Si M. Thomas a cru rendre, dans ce passage, l'intense mélancolie qui se trouve dans la belle page de Gœthe, il s'est trompé d'une grossière façon. Sa musique, sans couleur, sans accent, sans vie, sans émotion vraie, n'évoque rien, rien. J'en trouve un exemple plus loin, dans la phrase de Mignon à Wilhelm qui vient de la racheter : *Envers qui me délivre...* Dans ce motif banal et sautillant de polka, où trouver la moindre trace de sentiment ? Au milieu de cet amas de médiocrités, voici pourtant un passage inspiré, c'est la belle phrase de Lo-